Max Jacob- Jules Supervielle, correspondance croisée 1922-1935

Sophie Fischbach, Patricia Sustrac

▶ **To cite this version:**

Sophie Fischbach, Patricia Sustrac. Max Jacob- Jules Supervielle, correspondance croisée 1922-1935. Les Cahiers Max Jacob, 2014. hal-01816994

HAL Id: hal-01816994
https://hal.science/hal-01816994

Submitted on 15 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MAX JACOB-JULES SUPERVIELLE
CORRESPONDANCE CROISÉE (1922-1935)

édition établie par Sophie FISCHBACH et Patricia SUSTRAC

NOTE D'ÉDITION

La correspondance de Max Jacob à Jules Supervielle publiée dans le présent volume est composée de seize lettres qui s'échelonnent de 1922 à 1935. Si le nombre de lettres de Max Jacob prédomine (13 lettres contre 3), il faut souligner l'importance que revêt un échange croisé, même très mince, toujours très rare dans l'épistolaire jacobien et se réjouir de cet entrelacs.

Que les deux poètes aient entretenu une correspondance était connu. Mais une publication restreinte, dispersée et discontinue empêchait d'en comprendre le mouvement, d'en saisir l'importance et d'apprécier, à sa juste valeur, les réelles qualités littéraires qu'elle possède. Rassemblé dans le présent volume et augmenté d'inédits, le lecteur saisira la valeur de cet épistolaire sur le plan de l'histoire littéraire.

Quatre lettres de Max Jacob avaient déjà été publiées : celle du 18 mai 1922 dans la revue *Poésie* en 1984 (lettre 2), et celle du 1er juin 1922 (lettre 5) dans le *Quotidien de Paris* en 1980 à l'occasion d'une exposition consacrée à l'auteur de *L'Homme de la Pampa*. Cette dernière, augmentée des envois des 20 août et 18 février 1930 (lettres 6 et 14), sera reprise dans un vaste ensemble de plusieurs

correspondances reçues par Supervielle dans le numéro hommage de *La Nouvelle Revue de Poésie* en 1987. Concernant Supervielle, seules deux lettres nous étaient connues. Appartenant toutes deux à la rhétorique de « la lettre ouverte », le propos pour Supervielle, à trente ans d'écart, était de déclarer son admiration pour Jacob et le caractère crucial des théories esthétiques découvertes, en particulier à la lecture de son *Art poétique*. La première date de juillet 1923 : elle paraîtra dans le numéro spécial consacré à Jacob dans la revue *Le Disque Vert* de novembre (lettre 8). Ce premier hommage collectif témoigne du rôle qu'occupe alors l'auteur du *Cornet à dés* dans le champ littéraire de l'époque que tiennent à souligner Franz Hellens et Henri Michaux, directeurs de la célèbre revue belge. Seuls des pairs sont appelés à contribuer. Supervielle est de ceux-là, entouré de Marcel Arland, Jacques-Émile Blanche, Jean Cocteau, René Crevel, Joseph Delteil, Florent Fels, Franz Hellens, Marcel Jouhandeau, Pierre Mac Orlan, André Salmon, Philippe Soupault. La seconde missive est « la lettre très ouverte à Max Jacob » adressée posthumément en février 1954 dans le numéro hommage de la revue hollandaise *Roeping* (lettre reproduite en annexe).

À l'exception de ces différentes parutions, les lettres présentées et rassemblées ici sont inédites. Les manuscrits autographes de Max Jacob appartiennent à la famille du destinataire à l'exception de deux envois choisis par Supervielle lui-même pour être versés, de son vivant, à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. La missive du 23 mai 1922 répond à la demande rituelle de Jacob qui soumet tout nouveau correspondant à la déclinaison de son identité : ces éléments permettent à Jacob de dresser le thème astrologique de son interlocuteur. Dans le cas de Supervielle, ce portrait nourrira l'inspiration de l'astrologue au moment où il lui dédie un ensemble de poèmes en prose (lettre 3). La seconde lettre est datée du 24 juillet 1925 : il y est question de littérature et des rapports du poète avec les littérateurs, en particulier les surréalistes. Il est intéressant de s'attarder sur le choix de Supervielle. Sans aucun doute, le poète veut témoigner à travers ces versements des multiples facettes du personnage. Écrivain, poète, épistolier, le jeu de leur correspondance montrera ces facettes ; mais celle d'astrologue était assez signifiante pour être relevée. En ce qui concerne le choix de la lettre de 1925, notons qu'elle contient des propos très vifs contre les surréalistes ; ce don illustre ouvertement la logique d'opposition permanente des deux poètes à ce mouvement, ciment fondateur de leur relation, et n'est donc pas fortuit.

L'épistolaire que nous publions n'est pas exhaustif : concernant les lettres de Max Jacob, deux enveloppes vides expédiées les 22 mai et 18 août 1922 le confirme. Nous savons aussi, par recoupement avec d'autres correspondances,

que Supervielle a envoyé des cartes postales au poète de Saint-Benoît : elles n'ont pas été retrouvées tout comme beaucoup de ses lettres. Ces manques, d'un côté comme de l'autre, s'expliquent d'abord simplement : Jules Supervielle était un grand voyageur, des lettres se sont certainement égarées au fil de ses nombreuses pérégrinations. Quant à Max Jacob, toujours petitement logé, il ne pouvait matériellement conserver l'intégralité de son courrier. Il en gardait déjà une masse considérable pour abonder ses dossiers astrologiques, combler des amateurs d'autographes ou pour remercier d'un service rendu. Ainsi, un lot important de lettres reçues sera offert à Mme Lionel Floch, épouse du peintre ami du poète et collectionneuse d'autographes ou au docteur Olgiati, médecin dévoué, en rétribution des soins apportés à sa famille quimpéroise. Il arrive même que Jacob offre une lettre « [qu'il trouve] si belle qu'[il] en fait cadeau à un jeune poète comme on donnerait un diamant[1] ». On le sait également, par mesure de prudence, il détruira dès 1941 quasi systématiquement son courrier après les visites de la police allemande. Mais cette pratique avait déjà commencé en 1938 pour un tout autre motif : échaudé par un vol important, Jacob souhaitait ne plus tenter des mains indélicates. Or, cette affaire concerne notre publication car, parmi les cent huit lettres qui lui avaient alors été soustraites, le catalogue de la vente- *Philobiblion*- mentionne un lot « Jules Supervielle ». Jacob arrêta la vente. Mais la totalité des lots lui a-t-elle été rendue ? Jacob ne dressera aucun inventaire de cette restitution. L'épistolier tenait bien un carnet destiné à noter la comptabilité de ses envois- il l'indique à plusieurs reprises à ses correspondants- mais ne notait pas les lettres reçues. Il est donc possible, un jour, de voir réapparaître des missives manquantes. Cela a déjà été le cas pour deux lettres de Raymond Radiguet à Max Jacob, espérons un bonheur identique pour celles de Supervielle au poète.

De nombreux cadeaux accompagnaient cette correspondance. Les deux poètes s'estimaient et s'offraient mutuellement leurs ouvrages. Max Jacob lit les envois de Supervielle très attentivement, les commente abondamment auprès de leur auteur ou auprès d'autres correspondants : il confiera par exemple à Cocteau que l'un des personnages de la comédie *Le Voleur d'enfants* lui évoque d'une manière assez piquante son cousin Gompel. Et, comme il apprécie les ouvrages de Supervielle, il n'hésite pas à les faire circuler autour de lui. Mais, soit que Jacob ait offert à son tour ces recueils, soit qu'ils aient été conservés par ces nouveaux lecteurs, ils n'apparaissent pas encore dans les collections publiques ou privées que nous connaissons, ni dans l'inventaire de la chambre du poète dressé après son décès par ses amis Marcel Béalu et Roger Toulouse en mars 1944. Toutefois, une vente récente a permis de connaître *Boire à la source* et

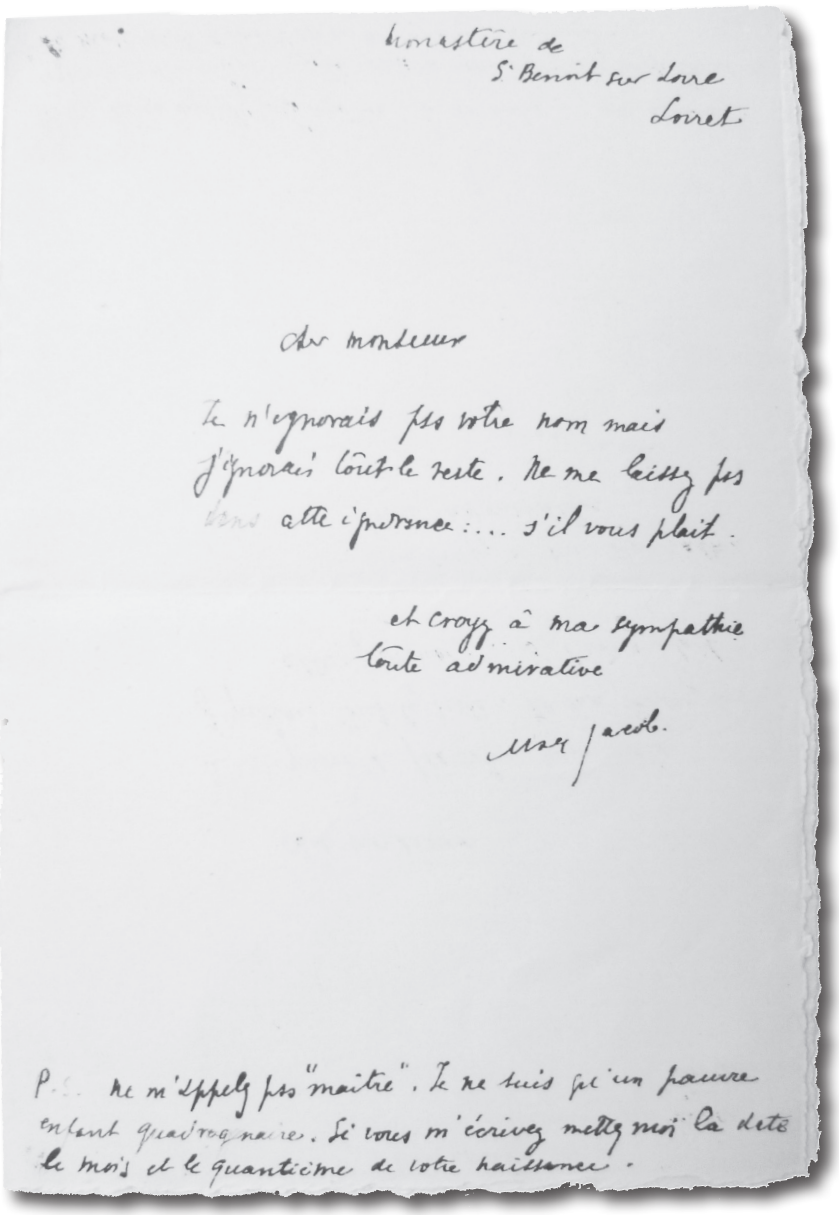
partant, d'en connaître la dédicace fraternelle portée par Supervielle. Il y a donc un réel espoir de voir se reconstituer petit à petit, au gré des ventes, les traces de cette relation amicale et épistolaire de tout premier plan.

La transcription de cette correspondance s'est effectuée au regard des manuscrits originaux pour les lettres de Max Jacob. Concernant les lettres de Jules Supervielle, la lettre inédite du 25 mai 1922 n'existe que sous la forme d'un tapuscrit et pour les deux lettres ouvertes sous la forme de publication en revues. Leur transcription dans le présent volume respecte, par conséquent, celle des documents publiés et dactylographiés. Toutefois, pour la lettre ouverte posthume, le *fac-similé* reproduit dans la seconde édition de cette missive en 1994 a permis de corriger quelques erreurs de transcription mineures, l'écriture supervillienne étant aisément déchiffrable.

Je remercie Isabelle Pacaud à l'IMEC, Jean-Christophe Curtet et Jean-François Louette de leur aide et je m'associe à Sophie Fischbach pour remercier Juan Alvarez Marquez, commissaire de l'exposition *Supervielle, Poète de la pampa* qui a permis la consultation de différents manuscrits et documents présentés à la Maison de l'Amérique latine du 6 décembre 2011 au 19 janvier 2012.

Que Mesdames Anne-Marie Paseyro, fille cadette du poète Jules Supervielle, Sylvia Lorant-Colle et Béatrice Saalburg, ayants droit du poète Max Jacob, soient toutes trois chaleureusement remerciées de leur accueil bienveillant et pour nous avoir permis de publier cet épistolaire qui éclaire la relation affectueuse et littéraire de deux écrivains majeurs du siècle.

Patricia SUSTRAC



Monastère de
St Benoit sur Loire
Loiret

Cher monsieur

Je n'ignorais pas votre nom mais
j'ignorais tout le reste. Ne me laissez pas
dans cette ignorance :... s'il vous plait.

et croyez à ma sympathie
toute admirative

Max Jacob.

P.S. Ne m'appelez pas "maître". Je ne suis qu'un pauvre
enfant quadragénaire. Si vous m'écrivez mettez moi la date
le mois et le quantième de votre naissance.

Cliché Patricia Sustrac © Coll. part.

Lettre de Max Jacob à Jules Supervielle [mai 1922].

- 1-

Monastère de
St.-Benoît-sur-Loire[2]
Loiret

Cher Monsieur,

Je n'ignorais pas votre nom mais j'ignorais tout le reste. Ne me laissez pas dans cette ignorance… S'il vous plaît.

Et croyez à ma sympathie
toute admirative.

Max Jacob

P. S. Ne m'appelez pas « maître ». Je ne suis ici qu'un pauvre enfant quadragénaire. Si vous m'écrivez, mettez-moi la date, le mois et le quantième de votre naissance[3].

*

- 2 -

Monastère de Saint-Benoît-sur-Loire
Loiret
le 18 mai 1922

Cher Monsieur,

J'abonde en compliments tout faits sachant qu'ils semblent toujours neufs à qui on les adresse. Mais vous m'avez rendu sincère à force d'être vous-même et si je dis cette fois que votre livre m'a plu je ne mentirai pas. Je le garde sur le bois de cette étagère et quand je voudrai voyager c'est à vous que je demanderai « le bar de la rue d'Amsterdam » (vous me comprenez !)[4] et pas à un autre. Quelle joie de n'avoir pas à penser qu'on lit du sous-Mallarmé, ou du sur-Rimbaud ou encore « des mots, des mots des mots ! » ou encore le bagage d'accessoires de la poésie qui bat ses coins pour en faire sortir une larme ou un pauvre rut (cela rime à zut !). Chez vous rien de semblable. Buffon dit que l'art du style est celui

de bien définir et de peindre. Or cela est votre force : vous définissez avec une netteté surnaturelle, vous trouvez le mot qui transporte, vous faites vivre un pays avec des images hallucinantes. Chez vous l'image est utile, elle est l'étincelle qui se dégage de votre foyer de créatures de vie et comme votre œil fut ému, il émeut le mien. D'autres surpassent le but sous prétexte de féerie. Vos poèmes sont des concentrés de géographie, il faudrait que les enfants les apprennent à l'école. Notez que je leur prédis le plus grand succès car notre époque a besoin de voir fort et vite. Vous ne cherchez pas à étonner comme tels de nos amis, vous cherchez à vous délivrer de ce que vous avez trop senti. Nul souci de modernisme : vous êtes un vrai poète de la nature.

Notez bien que je ne vous prends pas pour un vulgaire impressionniste très doué sous le rapport verbal. J'ai apprécié tels beaux rythmes qui bercent tout un poème, tout l'esprit qui brille çà et là et court dans tout le livre et les beaux vers « beaux vers » dont vous pourriez abuser mais j'ai estimé surtout de vous ce don si rare de savoir voir avec fraîcheur et faire voir. C'est tout l'art de l'écrivain et du poète : le reste, d'autres l'ont, chez les grands du moins.

Croyez à mon admiration et à ma
très vive sympathie pour le caractère que
je pressens et l'honnêteté que je vois sans
parler de l'énorme talent qui émeut et
fait aimer.

Max Jacob

On imite tant ! tant ! tant !!! hélas ! hélas !!!
et on nie avoir imité comme si cela ne se sentait pas.

*

- 3 -

[lettre de Jules Supervielle à Max Jacob[5]]

47, bd Lannes
le 23 mai 1922

Cher Monsieur,

Puisque vous voulez bien vous intéresser à moi jusque dans la date de ma naissance, je vous avouerai que je suis né le 16 Janvier 1884 de parents français à Montevideo (Uruguay). Ce qui me donne déjà trente-huit ans et cinq enfants en la circonstance. La jeunesse m'aura été une lente conquête : je me sens plus jeune maintenant qu'à l'âge de vingt ans où j'étais anachronique et plein de manies. Il m'a fallu traverser plusieurs couches de ténèbres pour me sentir à peu près contemporain de moi-même. Avec Whitman, Rimbaud, Mallarmé, Laforgue et trois ou quatre vivants vous m'aurez permis, cher Monsieur, de voir un peu plus clair en moi et autour de moi. Vous avez sur d'autres qu'on n'aborde qu'en tremblant le mérite d'être simple et de vous croire un enfant.

Il m'est extrêmement doux de vous renouveler l'expression de mes sentiments de profonde reconnaissance.

Jules Supervielle

*

- 4 -

Monastère de St.-Benoît-s/ Loire (Loiret)[6]
le 24 mai 1922

Cher Monsieur,

Je n'ai pas de papier à lettres dans la solitude où je vis. Je coupe dans la bûche du papier à romans et c'est un travail qui prouve mon désir de conversation avec mes amis. Monsieur Franz Hellens m'a demandé pour une revue des poèmes. J'en ai écrit une demi-douzaine, « des nocturnes » que j'ai remplis de couleurs contre ma coutume et que je vous ai dédiés en manière d'hommage et pour que vous me remerciiez[7].- Ainsi aurai-je encore une lettre de vous----------

Étant né en Bretagne, je suis votre voisin de campagne et j'avais huit ans quand vous naissiez de l'autre côté du mur[8].---- Comme la vôtre ma jeunesse fût une conquête, Apollinaire dit la même chose de la sienne dans *Alcools*.

Trompés, trompés, pauvres petits
Et ne sachant pas encore rire[9]

Je crois qu'il y a beaucoup à changer dans l'idée qu'on se fait de la jeunesse[10]. On croit que son âme ressemble à sa figure et c'est une grandissime erreur. Ce qu'on lui voit de fraîcheur est à ses joues, mais la jeunesse coupe dans tous les panneaux, surtout à tous les vieux clichés : rien n'est moins frais que ses pensées qu'elle ne renouvelle que très tard. Les jeunes gens ignorants de tout hésitent et par conséquent sont tristes. Je veux bien qu'ils aient plus de passion, mais je crois plutôt qu'ils ont moins de frein, ne connaissant pas encore le danger. Leurs passions sont des animaux. Ils sont intéressés comme leurs parents leur ont appris à l'être, et ne rêvent qu'à leurs grades et à leur situation. Ce n'est qu'après trente ans qu'on apprend le prix de la spiritualité. Ce qu'on appelle leurs rêves ne sont que l'éveil de la sexualité et dans leurs rapports avec les femmes ils sont dénués de toute poésie et galanterie. Ils sont immondes. Aussitôt qu'ils ont un milligramme de science, ils sont pédants, monotones, assommants. Ce qu'il y a de charmants dans les jeunes gens c'est l'éducation qu'on leur a donnée, quand elle a été bonne, c'est-à-dire ce qu'il y a en eux qui n'est pas jeune. La sagesse avec des cheveux blonds, c'est joli : c'est la sagesse qui est jolie.

Je croyais que ce que je pensais de la jeunesse ne regardait que la mienne et celle de mes confrères : je me détrompe tous les jours. Les jeunes gens sont vieux et peu intéressants. On a 20 ans qu'à quarante. Consolons-nous--------

Je vous remercie d'avoir satisfait mon honorable curiosité : je pourrai maintenant parler de vous,

Et vous prie de croire à mon admirable sympathie

Max Jacob

Les gens de 1830 étaient nés en 1802. On pourrait le prouver dictionnaire en main. Musset, poète jeune, aurait peut-être gagné à l'être moins. Les comédies qui datent de 1850 sont ce qu'il y a de beau. Son exemple illustre ce que je dis des clichés chers à la jeunesse.

[*marge gauche verso*] Un soir, dans un salon, une cantatrice chante avec tant de charme qu'on n'eut pas la force d'applaudir ni de la féliciter. Les uns pleuraient, les autres écoutaient encore le chant qui s'était tu. Alors un jeune homme traverse immédiatement le salon, alla taper des accords sur le piano et se

mit à hurler. Sa mère le suivait de l'œil avec complaisance ; un monsieur près de moi me dit : « Voyez-vous, monsieur, voilà les jeunes gens ! » C'est vrai.

*

- 5 –

[lettre de Jules Supervielle à Max Jacob]

25 mai 1922

Et voici que je ne sais plus, cher Monsieur, vous dire mon remerciement pour votre immense bonté qui menace de me faire perdre l'équilibre. Je cherche des mots ; j'en voudrais de pas trop usagés pour vous dire ma gratitude : je ne trouve au fond de ma musette de voyageur que vingt-quatre miettes et douze grains de tabac. Mon nom sinueux et long qui ne s'arrête que parce qu'il faut bien va donc voisiner avec le vôtre aux lignes diamantines sur les poèmes que vous me faites l'honneur (vieux mots vous me redevenez chers!) de me dédier.

Ayant vos lettres je me réjouissais déjà de ne pas mourir tout entier et voilà que par la dédicace de vos poèmes vous allez me faire vivre pour de bon et devant les yeux écarquillés de tous les poètes. De tout mon cœur géographique merci à la petite commune du Loiret qui me déverse tant de joies.

Et maintenant souffrez que je vous dise un secret. Quand vous avez bien voulu me demander la date exacte de ma naissance je ne me doutais pas que c'était pour pouvoir un jour parler de moi. J'imaginais, dois-je le dire ? que vous vous proposiez de demander aux anges de m'accorder un peu de talent ; vous aviez besoin pour cela de précisions et de garanties d'identité afin qu'ils comprissent de quel Supervielle exactement il s'agissait. Je vois que vous avez d'autres desseins et qui me sont aussi infiniment précieux. Merci. Merci.

Je vous envoie par ce courrier mes *Poèmes de l'humour triste* et les autres. Pour satisfaire le désir que vous avez de me mieux connaître. Bien qu'ils aient paru un peu avant les *Poèmes* les pièces « d'humour triste » ont été écrites après la plupart de celles qui se trouvent dans le recueil préfacé par Paul Fort avec une indulgence qui m'a rendu malade.

Si je ne vous ai pas adressé ces volumes jusqu'ici c'est que j'en étais trop mécontent.

J'ai lu vos lettres je ne sais combien de fois. Comme je suis heureux que la jeunesse ait été pour vous aussi une conquête !

Voudrez-vous agréer mes sentiments de sympathie et de gratitude par-delà les trois ou quatre départements qui nous séparent si mal ?

Jules Supervielle

*

- 6 -

Le 1er juin 1922
Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret)

Cher Monsieur,

Quand j'étais enfant, je m'avisais avec des stupéfactions de ce que tout le monde connaissait. Par exemple après le cinquantième jour de pluie diluvienne, constante et bretonne je soulevais le rideau d'une fenêtre et je déclarais : « Tiens, il pleut ! » Ces découvertes faisaient la joie de mes cinq frères et sœurs qui les avaient baptisées « découvertes à la Max ! » La chose est si vraie et le mot si heureux qu'après quarante ans ma famille dénomme encore « découverte à la Max » tels ou tels truismes qui viennent à la connaissance. Aux noms de vos illustrateurs, de votre préfacier, des amis qui ont le bonheur de voir leurs noms sur vos poèmes, je m'aperçois qu'en découvrant Supervielle j'ai fait une « découverte à la Max », et je m'écrie comme Apollinaire lisant à trente-cinq ans *Don Juan* de Byron : « Des livres pareils existent et on ne les connaît pas ! » Il alla prônant partout sa découverte qui en était une dans le genre des miennes.

Que de grâce, monsieur ! quelle fine couleur ! quelle chasteté ! quel style précis et coloré ! quelles épithètes nouvelles, heureuses ! quelle peinture brève et forte des milieux ! quelles évocations ! et parfois quelle ampleur ! quelles grandeurs ! Comment vous remercier de m'avoir fait connaître un si grand, si excellent, si original poète ! J'avoue que j'ai été bien confus en recevant un livre aussi luxueusement édité qui doit coûter si cher mais vous m'avez vite fait oublier le flacon en me grisant du vin de votre esprit délicat.

Sûrement je parlerai de vous à ceux qui ne vous connaissent pas encore et aussitôt que j'en aurai l'occasion, j'en écrirai ce que je pense, bien que je ne fasse jamais de critique.

Merci aussi de vos renseignements sur vous-même. On ne connaît un poète que lorsqu'on connaît l'homme qu'il est. Et pour moi qui fus astrologue et qui le serais encore si les prêtres ne me le défendaient, la date de la naissance est un formidable moyen d'inquisition. Ne vous fâchez pas de mon indiscrétion et regardez-moi, je vous prie

comme un admirateur fervent et comme un ami
de votre art et de vous,

Max Jacob

*

- 7 -

Le 20 août 1922
Monastère de Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret)

Mon cher Supervielle,

Combien je suis touché, flatté que vous vouliez bien me rendre témoin de votre bonheur et, l'avouerai-je, satisfaire mes curiosités. La famille du philosophe ! Cette photographie-là d'une voie ou d'une autre ou par des voies intermédiaires ira à la postérité et la postérité verra que notre époque a connu cette beauté-là : la sublime beauté de la famille belle et intelligente et que tous les écrivains, dandies froids, moqueurs de ce qui est saint : ne représentaient pas toute une époque mais seulement une poignée de célibataires envieux. Au fond, tout le monde sait bien qu'il n'y a qu'une vérité, qu'un bonheur, celui de la famille gracieuse et forte ! Les contempteurs de joie qu'elle donne sont ceux qui n'ont pas su les trouver. J'admire, j'aime cette photographie. Je voudrais que tous mes amis pensent m'en envoyer une telle : je voudrais pouvoir vous envoyer ma photo entourée de pareilles perles. Chers enfants. L'aîné ressemble à son papa et le dernier aussi. La jeune fille au bout du banc ressemble à son papa ; les deux autres plutôt à la belle maman – toute idéal et poésie comme le papa est tout responsabilité, gravité, pensée, raffinement de délicatesse.

J'ai justement confié hier à un photographe une photo d'amateur prise en Bretagne il y a deux ans devant un hôtel pour qu'il la reproduise. Je l'aurai dans huit jours, m'a-t-on dit, si elle n'est pas trop mal, agrandie, je vous l'enverrai. Quelle coïncidence… Il y a des moments où dans les plus petites choses on croit sentir la main de la Providence. Ce qui est étonnant c'est que ce n'est pas à vous que je pensais en faisant reproduire cette photo mais à Pierre de Massot qui me demande depuis un an une image de moi[12].

J'ai achevé un roman pour la N.R.F. qui m'a demandé de le raccourcir. C'est affreux ! et c'est fait ! le sacrifice est consommé. J'ai achevé une histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire[13]. Je suis comme après un examen, tout vide : j'ai envie de partir un peu, or j'attends un ami ici. Alors je lis des pièces de Scribe pour apprendre le Théâtre ; mais ce néant compliqué, ces tours de main, ce travail de chinois, cette saynète qu'est un vaudeville m'écœure : en tirant la ficelle on éclate de rire comme devant un enfantillage d'un vieux monsieur gâteux[14].

Mon cher Supervielle vous m'avez touché le cœur, je ne l'oublierai pas et vous serre mille fois la main, bien affectueusement.

Max Jacob.

P. S. Je fais lire vos livres aux gens, pas ceux d'ici, mais les amis qui viennent et qui cherchent un livre le soir sur mes rayons.

*

- 8 -

Le 12 juin [19]23[15]
St.-Benoît-sur-Loire
Loiret

Cher ami,

Vous m'avez fait grand plaisir en me citant des phrases de *Bouchaballe*. Tout cela fut écrit il y a au moins dix ans, je n'ose pas le relire... Je n'ose pas à cause des remords, à cause de l'irréparable, à cause de la honte, de la comparaison avec soi-même, avec les autres. Je n'ose pas relire *Bouchaballe* mais je voudrais que chacun de mes amis m'en citât une phrase.

Bouchaballe a attendu trop longtemps pour que sa parution me fasse plaisir... c'est comme la gloire aux gens de 70 ans et l'académie pour Porto-Riche... nous n'en sommes pas là... *Bouchaballe* m'aura au moins valu une lettre que j'attendais depuis longtemps et que je n'osais pas solliciter. J'ai gardé de Guéret comme vous un souvenir inoubliable. C'était si imprévu, cette réunion et si désirable. J'ai gardé de vous un souvenir délicieux et j'ai relu vos livres en vous les entendant lire. Je vous revois souvent avec cette merveilleuse couronne que vous font ces enfants adorables, beaux et si intelligents et si corrects dans leur grâce enfantine. Madame Jules Supervielle me reste comme une fée des contes de Perrault, si belle, si belle qu'on ne savait pas qu'une dame put être belle avant de l'avoir connue. J'ai écrit à ma mère que j'avais été à Guéret et que j'y avais vu

un très grand poète et une dame si belle, qu'elle ne peut imaginer ce que c'est que d'être beau.

Mais non ! Je n'ai pas usé du « style dédicace » en vous envoyant *Bouchaballe* – mon pauvre *Bouchaballe*, chantier de tous mes essais en vingt années– Je ne me souviens pas de ce que fut cette dédicace, mais je me souviens d'avoir profité de cette page blanche pour dire ce que je pense de vous. Vous êtes un grand poète trop modeste et qui ne publiez pas assez. Mais cela va changer bientôt. Nous aurons dans peu de temps de la prose et des vers de vous en quantité et qualité, Dieu merci !

J'aime passionnément vos lettres et je m'excuse de ne pas savoir y répondre (c'est comme avec Bounoure). J'ai aimé passionnément cette phrase « Est-il rien de plus touchant *dans le vaste monde* que ces êtres si différents et si semblables réunis autour d'une même table ronde comme l'univers. » Cette phrase est inoubliable... comme ce qu'elle désigne.

Serez-vous à Paris dans les premiers jours de Juillet ?

Mille compliments respectueux à madame Jules Supervielle, mille caresses aux enfants, mille amitiés à vous.

Max Jacob

*

- 9 -

[lettre de Jules Supervielle à Max Jacob]

Ustaritz[16], 23 juillet 1923

Excuserez-vous, mon cher ami, cette lettre amie du chemin de fer qui passera par Uccle près Bruxelles pour aller d'une petite ville des Pyrénées dans un monastère du Loiret ? Se fera-t-elle pardonner la prétention de cet anguleux itinéraire en vous arrivant toute imprimée- et même ouverte et déjà lue comme en temps de guerre, ce qui l'alourdira de deux ou trois prétentions de plus ? Ainsi le veut la censure littéraire plus exigeante que la militaire et qui recueille le moindre murmure dans un haut-parleur.

Si ces lignes sont datées d'Ustaritz, croyez bien que c'est aussi de Guéret, chef-lieu de la Creuse, que je vous les envoie. Ne voyez pas là, je vous en prie, un facile divertissement interdépartemental en ces temps de simultanéisme géographique. Mais je ne puis oublier que Guéret est à l'origine de nos souvenirs

communs et même de ce qui les précéda : un long prospectus jaune sur la table de l'*Hôtel du Commerce* où je vous attendais déjà sans le savoir un mois avant de faire votre connaissance. Il disait, ce papier, avec un petit accent local :

Les principaux clous sensationnels de la célèbre comédie-bouffe : *Les Gaîtés du Veuvage*[17]

Les plaisirs des vacances.
Un Espagnol irascible.
L'Amour y a que ça de vrai.
Une passion brûlante.
Voulez-vous venir dans mon avion.
Un gendarme dans la Creuse.
Vendez-moi votre femme.
Un amoureux au cœur sensible.
Moderne d'Artagnan.
Un signal qui fonctionne mal.
Mariez-vous avec ma sœur.

Trois heures de fou rire. Spectacle de famille.

Suivait le prix des places.

L'imprimé que j'avais placé à ma droite, ne pouvant mieux faire, devait me tenir compagnie durant tout le dîner.

Je m'élançais dessus comme sur un pont de lianes, et je plongeais dedans pour en sortir à la nage. D'escale en escale, j'allai ainsi jusqu'aux raisins de Corinthe.

On ne peut plus lire une feuille de ce genre sans se réjouir de ce que vous y auriez ajouté. Depuis *Le Cornet à dés* rien n'offre plus, avec son entourage, une dissemblance inutilisable pour l'art. Des rapprochements, qui d'abord semblent s'effrayer d'être disparates, sentent leurs racines se mêler et se rassurer dans les profondeurs de la poésie. De même que les ruines qui sont à tout le monde, des mots quels qu'ils soient, des phrases ayant passé par bien des lèvres susciteront, disposés par vous, et grâce à la combinaison de leurs fluides, une divine électricité. Vous êtes un poète dans le genre de l'aube qui compose une lumière si pure avec les restes de la nuit.

Quoi de moins susceptible d'avoir du génie, semble-t-il, que : une montre en or, une armoire à glace[18], le Bottin des Départements, les dégénérés supérieurs de Flamanville[19], les régates de Concarneau[20], la mendiante de Naples[21], les rendez-

vous de chauffeurs[22], les douze espèces d'adultère simple[23], le facteur de Van Gogh[24], les boîtes oblongues, les terrains vagues et toi aussi, ô inoubliable cocher de Madame Gagelin[25]. Comme vous vivez tous devant nous d'une vie naturelle ou surnaturelle, en plein soleil ou milliers de lucioles dans le noir !

Et l'art fait si bien corps chez vous avec la matière qu'il enflamme que, voulant l'isoler, nous nous y brûlons les doigts et n'y voyons que du feu.

Votre ami confus de n'avoir rien su vous dire devant tout ce monde.

Jules Supervielle

*

- 10 -

Le 24 X^bre^ [décembre]1923[26]
St-Benoît-s/ Loire
Loiret
Midi, cloches à la volée pour
Noël

Mon cher ami,

Je ne vous écris pas une lettre de nouvel an mais puisqu'il se trouve que le calendrier est d'accord avec la fantaisie qui me prend de vivre avec vous cinq minutes, je profite de ceci et de cela pour vous prier de présenter mes souhaits et mes hommages à madame Jules Supervielle ainsi qu'aux enfants grands et petits. Calendrier ? calendriers ! que deviennent les calendriers périmés ? avez-vous jamais rencontré les calendriers des ans passés ? quel poème à faire sur les vieux calendriers ? quel sur le calendrier neuf. En somme un poème que le chroniqueur du *Figaro* ne ratera pas. Tout à l'heure je regardais celui que m'apporta hier un abbé crotté toujours en route sur un cabriolet de médecin de 1850 muni d'une mécanique d'auto. Je regardais et je vis « 12 janvier St. Alfred ». « À qui dois-je donc souhaiter la fête qui a nom Alfred ? » Réflexion faite c'était seulement à un héros de *Filibuth*[27] (vous voyez que je ne me gêne pas avec vous). Non je ne me gêne vraiment pas assez : je suis en train de faire ma toilette et je vous écris en tricot bleu de marin ! Tache de cendre de cigarettes !! et un peu déchiré ??? J'ai honte de ma tenue devant votre hautain fauteuil de cuir havane. L'abbé crotté sait dix-sept langues, il connaît que Sésostris ambidextre avait le bras plus court[28]. En réalité il ne connaît que l'alphabet des dix-sept langues et c'est quelque

chose- ceci ne l'empêche pas d'aller de village en village avec une bouche tordue à gauche, un œil qui cligne couvert par le sourcil absent,un teint de miel, la figure en galoche. Et quelle soutane ? Il va dans les villages propager des brochures, des journaux, quêter des abonnements. Il est curé du bourg verdoyant de derrière la gare et autant ce pays est plat ici, autant il est gracieux de son côté. On juge de l'homme par son domaine et de Supervielle par la Cordillère des Andes à pic sur le Pacifique (oiseau roc, condor etc.) L'abbé est venu chercher la grammaire chinoise qu'il m'avait prêtée et qui me servit à faire des poèmes montmartrois et m'a laissé le calendrier qui m'a rendu rêveur. On a proposé à cet homme de bien une chaire de philologie, il a refusé parce que ses parents sont trop vieux pour le suivre et lui trop pauvre pour les nourrir de loin. Nombre de prêtres vivent de leurs jardins plus que de leurs paroissiens----------

Avez-vous vu Jouhandeau ces jours-ci : il est bien triste ! il m'inquiète[29] ! Je voudrais que vous connaissiez Henri Hertz[30] : vous êtes faits pour vous comprendre. C'est un des rares lyriques et il se conserve lyrique alors que toute sa génération a abdiqué la seule vraie couronne. Bounoure m'écrit que Beyrouth ne diffère pas de Guéret et me prie de l'aller voir. Ce n'est pas ici, Beyrouth[31] ! Le cher Bounoure tient une grande place dans mon cœur. J'ai commencé ma lettre avec l'intention d'écrire quinze pages et puis je me dis que ce n'est pas raisonnable, que j'ai des tas de choses à faire et que la visite de M[essieurs] de Gouy et Greely qui ont fait irruption dans ma cellule avec leur auto et leurs fourrures a complètement gâché ma matinée d'ailleurs délicieusement[32]. Vous ne pouvez pas savoir la joie que c'est d'une bouffée d'amitié et de Paris vous arrivant comme le spectacle dans un fauteuil[33].

Je vous serre mille mains.

Max

[*marge droite dernier feuillet*] Je voudrais vous dire des tas de choses : que n'est-ce vous qui êtes arrivé tout à l'heure en auto avec des fourrures dans ma cellule. Figurez-vous que l'abbé de ce couvent vide fait l'éducation d'un enfant dont les parents sont au loin. L'abbé a été en vacances, j'ai dû m'occuper de l'enfant qui a neuf ans et ne sait pas encore écrire l'orthographe.

*

- 11 -

St-Benoît-s/ Loire
le 30 X^bre [décembre]1923[34]

Chers amis,

Décidément il n'y a pas de place dans un roman pour exprimer un homme. Vive le dessin qui essaie d'en dire plus long que trois cents pages et y réussirait si on avait un peu plus de talent. Je vous envoie donc cette petite aquarelle avec toutes ses prétentions et cet éternel ratage qui marque au coin tout ce qu'on appelle mes œuvres. Puissé-je par l'intention de vous faire plaisir sauver ce qu'il y a de mauvais dans ces pauvres tâches.

Mes souhaits et mes hommages à madame Jules Supervielle et mon vieux cœur à tous les deux

*

- 12 -

Le 30 X^bre [décembre19]23[35]
Monastère
de St-Benoît s/ Loire
Loiret

Chers amis,

J'avais mis sur le paquet Madame *et* Monsieur ! « Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écrie l'anémique et grasse demoiselle blonde de la Poste. Rien de plus laid qu'une figure dévorée par des yeux, faite pour être maigre et qui se met à gonfler. « Ça », répondis-je, c'est recommandé tout spécialement ! c'est pour des amis très chers ! « Ça n'est pas ce que je veux dire ! "Monsieur *et* Madame" Alors vous voulez deux signatures ? Il faudra que le facteur fasse signer les deux personnes ? » Ici interruption de la Patronne de la Poste, demoiselle rouge et maigre à lunettes. Cette demoiselle rouge et maigre à lunettes est née le 11 décembre, ce qui signifie : ampleur, passions, goût du luxe, de la chasse, angoisse, miséricorde. Comme elle communie tous les matins à la messe de 6 h ½, ses différents dons se changent en beaucoup de douceur sous une enveloppe (la poste) un peu ironique, en beaucoup de capacités dans un métier pour la solution des problèmes postaux qui sont ma vie quotidienne.

(Ne faites pas attention aux petites taches, c'est ce chocolat si délicieux). Je disais donc que la Patronne de la Poste intervint : elle était occupée derrière les vitres, rendues indéchiffrables par le fabricant de verrerie de Baccarat, à converser avec la fille du corroyeur, belle jeune fille de seize ans qui engraisse aussi (dommage !) et la sœur du corroyeur, vieille fille à lunettes aussi mais dévouée et bêbête. La Patronne de la Poste intervint brièvement et dit : « Vous avez voulu mettre Monsieur *ou* Madame de façon que si Monsieur est sorti Madame peut signer à sa place. »

Alors j'ai remercié ! j'ai corrigé avec beaucoup d'excuses. J'ai demandé des nouvelles de la santé de toutes les personnes présentes et quand on souhaite la fête du vicaire. Ces gens sont si prudents que personne n'a voulu dire quand on souhaite la fête du vicaire chez lequel j'habite[36] et qui est leur meilleur ami. Ils ne se quittent pas (un jour Mme la Supérieure de l'Hospice me dit en toute confidence : « Vous devriez dire à Mr l'abbé qu'il va trop souvent à la Poste. On en jase. » Si vous connaissiez M. l'abbé ! et ces demoiselles de la Poste ! vous ririez.)

Je reviens à la fête de M. le vicaire (aussi nommé M. l'abbé). Ces dames arriveront un de ces quatre soirs avec des fleurs et des plantes pour la fête de M. l'abbé et moi, pas prévenu, comme d'habitude. J'aurai l'air d'un cruchon. C'est la charité chrétienne comme on la pratique à St.-Benoît-sur-Loire.

Je voulais vous parler lyriquement des bonbons. Je n'ai plus de place. J'ai admiré leur variété et j'ai compris…. [*marge gauche recto*] j'ai compris qu'ils avaient été choisis avec délectation par quelqu'un qui sait ce que c'est que le charme de la surprise. Alors j'arrête, très touché ! encore plus touché que par le fait de l'envoi[37]. Je prends donc quatre mains et j'embrasse respectueusement les deux plus belles.

Max

[*marge gauche recto*] Quelle surprise que cette arrivée de *La Marquise de Sévigné* dans ma cellule !! le seul cadeau de nouvel an me vient de vous ! chers amis ! Mme de Montespan vint en personne dans ce monastère ou plutôt sur son emplacement.

[*tête bêche*] Comme vous pourriez y venir belle amie.

Si vous voulez des détails sur Mme de Montespan à St.-Benoît, il faut venir me demander de faire le cicérone : je serai passionnant comme un roman de Miomandre[38].

[*Feuillet recto*]

Chère Madame,

À la très belle ! à la très bonne… mais je me fais l'effet de Verlaine[39]… Que ne suis-je un très vieil homme pour avoir le droit de vous dire combien vous êtes et ceci et cela. Venez avant le Portugal (lequel est en révolutions[40]). Nous avons pour les enfants cent cinquante ou deux cents lits de stocks américains très confortables, une table longue dans un sous-sol où mange avec moi une correcte famille de marins très présentables[41]. Et pas de révolutions ! pas d'inondations ou presque pas[42], nous avons encore quelques cellules vides, les unes ont des poêles, les autres n'en ont pas. Mais si vous envoyez une dépêche il y aura le chauffage central par un miracle de st. Benoît, tellement flatté. Jadis les rois, les papes et les reines venaient ici et s'y trouvaient chez eux. Nous aurons mieux puisque vous y voilà !

Je baise le bas de votre robe
Et, plein de hardiesse, vos mains
Aussi, chère amie

Max Jacob

Surtout prévenez
le conducteur de l'autobus[43] de
la gare que c'est au monastère
que vous venez non à l'hôtel
qui est infâme.

*

- 13 -

Le 9 janv. [19]24[44]
Monastère de St-Benoît-s/ Loire
Loiret

Mon cher ami,

Un jeune italien[45] apporte ici deux cents volumes modernes (autant que nous avons de lits) et comme *L'Homme de la Pampa*[46] n'y est pas, c'est *L'Hérésiarque* d'Apollinaire qui écrase tout.

Mille amitiés fidèles

Max

P. S. Si j'étais facteur, je jouerais des tours si adorables aux gens de St.-Benoît que j'y perdrais ma place. J'apporterais dans ma boîte à Pandore des cadeaux à ceux qui n'en attendaient pas aux dépens de ceux qui en attendent ! et des mandats ! et des chèques barrés dans les chaumières sous ma pèlerine de Père Noël. Ma vie de facteur serait un long poème en prose ou vers.

*

- 14 -

24 juillet [19]25[47]
St.-Benoît-la-jaunisse[48]
Loiret

Cher ami,

Cent lettres, autant de revues, livres, journaux. Soixante-quinze pèlerins pendant huit jours et d'autres visites moins précieuses que celle du bénédictin Bounoure (ce qu'il écrit bien cet homme[49], « trop bien » comme une dame disait d'Aragon à Cocteau.)

Des « commandes » inouïes ! un monsieur qui veut 1500 lignes ! un autre qui en veut 2000 ! je les renvoie tous à Gallimard qui refuse, Dieu merci, les autorisations.

Tout de même, je n'ai plus le temps de vous écrire autre chose que cette constatation : j'ai une envie fervente de parler de l'Italie[50] avec vous (pas de vous en écrire). Je suis fou de ce pays où on ne parle pas politique en français, où on ne se moque pas de moi en italien, où il ne pleut que sur les lacs de sorte que si on aime le soleil il n'y a qu'à éviter ces lieux chers plutôt à Gabriel Fauré, Gounod et Ambroise Thomas qu'aux fils de Rimbaud comme moi. Donc j'admire Tintoret et les peintures pompéiennes comme on m'apprit à le faire mais si j'écoutais mon cœur je n'aimerais que Pinturicchio et Canova les pires des grands hommes[51] (juste ce qu'aimerait Stendhal, j'en suis sûr). À propos j'ai cru trouver le temps d'ouvrir *La Chartreuse de Parme* : elle ne *contient pas un mot sur Milan*. Par quelle prodigieuse illusion du génie Stendhal arrive-t-il à faire croire que ce livre se passe là ? C'est là le génie sans doute. Et maintenant à propos de génie ! J'adore vos vert [sic] du *Disque vers*[52][sic]. Étranges vers ! c'est la première fois qu'un poète *me donne l'impression de la nouveauté.* Quant à Michaux, c'est admirable ! Il n'a pas lu *Le Cornet à dés* – du tout ! – pas du tout et ce me fait un immense plaisir qu'on trouve du nouveau aussi dans cette voie. C'est très intelligent – comme il est[53]. J'ai aussi aimé les autres un peu moins.

Vous me parlez de Delteil. Oui – mais comme je regrette qu'il ait parlé de puberté et de jeûnes à propos des « copines du ciel[54] » . Le livre eût gagné 100/100 s'il avait paru croire aux apparitions. Grave faute de goût. C'est un littérateur à « morceaux brillants » comme château du même nom. Ce n'est pas un ensemblier sans quoi il n'aurait pas abîmé son livre.

Les surréalistes me font rire. On va revenir à une littérature d'émotion directe : la gaieté, la jeunesse et l'amour ou les caractères étudiés. Les surréalistes feront un nez ! Il n'y a là-dedans qu'un homme *naïf*, c'est le pauvre Tzara. Quant à Artaud, s'il avait vécu il y a soixante ans, il serait baptisé « génie » depuis sept ans. Il ne parle que de ses cheveux et il a raison ; il parle aussi de son ventre : il a tort.

Une histoire ! une histoire de wagon. J'aime à m'y entretenir avec mes voisins. Je voyage en 2^{e} classe parce que les voisins de 3^{e} me sont connus et que ceux de 1re classe ne parlent jamais. Or il y avait dans le couloir un jeune homme sympathique : nous causons, il était du Chili. Je lui dis au bout d'un instant que le Chili a un grand poète : Jules Supervielle. Le monsieur prend un air ironique, méprisant et incrédule : « Vous le connaissez ? » Ma foi oui ! – Ici le monsieur prend une expression à gifler. « Ah ! Ah ! Ah !... Moi, je connais le président de la République française ! » Moi après réflexion : « Au fait ! pourquoi pas ? » Le monsieur m'a tourné le dos moralement.

Je m'ennuie de l'Italie. Voilà le résultat des plaisirs de ce monde. Avant de connaître le foie gras, le paysan se contente du bœuf en daube.

Mes souvenirs à vos chers enfants,
mes hommages à madame Jules Supervielle
et mes deux mains à vous– que n'en ai-je trois.

Max

*

- 15 -

Quimper, 8, rue du Parc.
Le 18 février 1930

Cher ami,

Je date avec soin ce papier – car où ? quand ? vous parviendra-t-il ? Va-t-il grâce aux soins d'une poste disciplinée vous poursuivre au travers des ports et des foules de *steam-boats* ? Va-t-il dans l'auguste loge d'un concierge conservateur d'immeubles demeurer boulevard Lannes jusqu'à votre retour[55] ? Il est daté, le voici daté, vous saurez (si jamais cette bouteille à la mer, qu'est un message pour les vagabonds comme nous, vient frapper aux flancs de vos bagages) vous saurez que c'est le 18 février que j'ai suspendu pour la première fois la lecture du *Forçat*.

Ce matin de février était plein de soleil. J'avais repris le lit– à peine quitté en janvier– à la suite d'une nouvelle chute qui m'avait recassé la jambe[56], et là, dûment immobilisé, j'attendais les nouveaux coups de mon sort bizarre (Pizarre dirais-je si j'étais péruvien[57]). Donc je méditais le livre pour la centième fois ouvert et fermé. Ce que j'ai trouvé n'est pas fameux, bien sûr. Il ne trouve la clé que dans le premier poème et le dernier et si vous voulez accepter la lumière des religions ici je résume :

On s'est passé de nous sur la terre depuis 6 000 ans, nous passons cent ans sur terre sans que personne s'aperçoive de notre présence, après quoi on continuera à ne pas s'apercevoir de notre sillon. Les enfants n'ont pas été voulus tels qu'ils sont. Les voisins, les amis n'ont pas été voulus tels qu'ils sont et n'ont pas été voulus du tout. Chaque homme est un arbre dans une forêt : il voit bien qu'il y a d'autres arbres, il sent bien que les bouts de branches le touchent. Qui a fait pousser l'arbre ? Ce n'est pas les parents. Ils ont planté un cèdre, il pousse une vigne ! Ce n'est pas les voisins, ils auraient voulu des cerises, on leur donne des amandes. Univers, motte de beurre ! Dieu m'a donc donné la vie ! Dieu seul

me surveille ! Dieu seul me donnera la mort ! Après ma mort Dieu s'occupera de moi. Dieu est la seule réponse à votre magnifique inquiétude. Forçat, Dieu est la clé du grillage de votre ciel, Innocent Dieu peut vous innocenter ; et l'enfant « au sortir de ses astres » est un envoi de Dieu que Dieu se réserve.

Votre inquiétude est la nôtre, gardez-la, c'est notre bien, et votre génie. Pour ne l'avoir plus j'ai perdu quelques dons que j'avais et que je ne regrette pas, mes amis sont mieux que je n'aurais pu devenir. Mille bravos et amitiés.

Max

*

- 16 -

Quimper (Finistère)
1er décembre [19]35. 8 rue du Parc[58].

Mon cher Supervielle,

Je vous envoie mon souvenir qui répond au vôtre ! Je vous l'envoie car avec vos poèmes dans mon éternelle roulotte[59] il ne me quitte pas. Ici, le vent souffle sur la pluie, sur le feu de bois ; il en pousse la fumée autour de mon fauteuil, mais il ne réussit pas à effeuiller les (*sic*) roses de jardins. Souhaitons que l'affection des nouveaux époux[60] unis dans les orages du XXe siècle reste comme les roses de Quimper[61].

Présentez mes hommages et mes félicitations à Madame Jules Supervielle et mes souvenirs à vos enfants que j'ai vus si petits il y a quinze ans.

Croyez à mon admirative amitié.

Max Jacob

*

ANNEXE

Lettre très ouverte
à Max Jacob[62]

Tu dois être content, mon cher Max, que de jeunes admirateurs hollandais t'offrent leurs hommages si spontanés et te demandent de venir, sans façons parmi eux, assister à une fête en ton honneur.

Les morts ne savent pas très bien où ils en sont. Même illustres, ils ont une tendance très marquée à se croire oubliés. C'est là leur complexe d'infériorité. En vérité ce sont des timides et il faut beaucoup de tact pour ne pas les effaroucher. Il en faut encore davantage pour les mettre en confiance, j'allais dire pour les apprivoiser. Mais quand ils sentent, autour d'eux, comme aujourd'hui, dans cette Revue justicière, les forces miraculeuses de l'amitié, ils cessent d'être les plus grands invalides de la vie, pour venir de nouveau, parmi nous, sur leurs jambes de vingt ans.

Cher grand Max, tu ne t'es jamais occupé de ta gloire. C'était bon pour Victor Hugo (qui d'ailleurs le méritait bien, soyons justes). Ce qui compte après la mort, n'est-ce pas, c'est qu'on se fasse encore de nouveaux amis et voilà qu'il t'en pousse de tous côtés de par le monde. Toi qui as tant fait pour faire connaître tes amis, par exemple le cher Apollinaire, toi qui donnas confiance en eux-mêmes à tant de jeunes poètes inconnus, il est temps qu'on te donne des affections toutes fraîches. Et cela te rajeunirait encore si tu n'avais toujours eu – même maintenant – de la jeunesse à revendre ou plutôt à donner, toi qui fus un parfait distributeur d'espérance, toi qui la jetais sur le pauvre marché de l'anxiété humaine.

Jules Supervielle
Fév. [19]54

NOTES

1 Lettre inédite de Max Jacob à Saint-Pol-Roux le 9 décembre 1937, BLJD, fonds Max Jacob, ms 9289.

2 Lettre inédite. Max Jacob s'est installé à Saint-Benoît-sur-Loire le 24 juin 1921. Logé brièvement au presbytère chez l'abbé Fleureau, il emménage en septembre dans une cellule du monastère désaffecté jouxtant le portail nord de la basilique. Pour l'ensemble des données biographiques concernant Max Jacob, se reporter à RODRIGUEZ Antonio et SUSTRAC Patricia, *O*., pp 28-105.

3 C'est une entrée en matière rituelle pour Jacob de solliciter ainsi tous ses correspondants et, en retour, d'établir leur horoscope. Les informations astrologiques vont nourrir la matière des poèmes dédiés par Jacob à Supervielle. Voir *infra* les lettres des 24, 25 mai et 1er juin 1922 et *supra* note 3.

4 Jacob, par un trait d'humour, mêle la référence à ce bar dont le nom évoque l'ailleurs (rue d'Amsterdam) à l'allusion au recueil de Supervielle, *Débarcadères*, au sein duquel domine la thématique du voyage et qu'il vient de lire. Mais ce bar – l'*Austin's Fox*– que fréquentèrent en son temps Baudelaire, Goncourt ou Huysmans- est un lieu très particulier pour Jacob, c'est là

en effet qu'il rencontre Apollinaire en février-mars 1905. L'effet de connivence rattache ainsi le cadet à l'aîné par une référence biographique prestigieuse.

5 Lettre inédite (fds Jules Supervielle, BLJD, *op. cit.*, Alpha-IV-5 (2) cote 7198-97).

6 Lettre inédite. Au dos de l'enveloppe, Jacob a écrit : « Avez-vous d'autres livres ? lesquels ? ».

7 Il s'agit de « Monnaies de couleurs », voir *supra* note 3 de l'article.

8 Supervielle, né à Montevideo, n'entretient pas de rapport particulier avec la Bretagne. En évoquant « le mur », Jacob poursuit astucieusement les allusions discrètes à *Débarcadères* et entend l'océan Atlantique, évoqué de manière récurrente dans l'œuvre de Supervielle.

9 Jacob cite deux vers du poème d'Apollinaire lu au mariage d'André Salmon le 13 juillet 1909 (APOLLINAIRE Guillaume, *Alcools, Poésies*, Gallimard, 1967, p. 58-59).

10 Supervielle a toujours adopté une attitude extrêmement critique vis-à-vis de ses premiers recueils, notamment *Brumes du passé,* paru en 1901, et *Comme des voiliers*, publié à compte d'auteur aux éditions de La Poétique, en 1910. Ces ouvrages sont considérés par l'écrivain comme inférieurs au reste de son œuvre dans la mesure où ils précèdent sa véritable révélation à lui-même, qui s'opérera véritablement dans *Gravitations* en 1925, et où ils apparaissent tributaires d'influences extérieures, parnassiennes et symbolistes. Supervielle écrit ainsi à Étiemble au sujet de ces recueils : « Je ne dirai pas que tout cela est bien *jeune* mais plutôt bien *vieux* […] », lettre de Supervielle à Étiemble du 31 juillet 1939 dans ÉTIEMBLE René : *Correspondance 1936-1959 : René Étiemble, Jules Supervielle*, édition critique, texte établi, annoté, préfacé par Jeannine Étiemble : SEDES, 1969, p. 28.

11 Voir *supra* note 13.

12 Pierre de Massot (1900-1969) est un écrivain proche des surréalistes. On connaît une photo dédicacée à « Pierre de Massot/ son ami/ Max Jacob. St.-Benoît-s/ Loire », mais celle-ci est datée au verso « 1923 » (*Librairie d'un amateur : surréalisme-littérature du XX^e siècle*, catalogue de vente du 13 oct. 2008, lot n° 203 : Piasa, 2008). La correspondance Jacob/ Massot a été publiée, voir : « Lettres inédites à Pierre de Massot », *Arfuyen* (coll. Divers), n° 1, 1975, pp. 39-42 (lettres des 27 juin et 18 sept. 1922, 3 février et 19 avril 1923).

13 Voir *supra* note 14.

14 Jacob sera plongé pendant quelques mois dans la lecture d'un livre de vaudevilles de Scribe. Dégagé de plusieurs travaux d'écritures, il « veut profiter de son loisir pour faire du théâtre ». À Cocteau il explique les nombreuses ficelles du dramaturge et pour *Quarantaine* fustige la construction de l'intrigue : « Tire et tout vient […] ce n'est pas difficile à faire, c'est l'œuf de C. C. Ça n'a rien à voir avec de l'art, de la gaîté, de la poésie, bien entendu… » (*JC*, pp. 106-107).

15 L'enveloppe porte des tampons avec alvéoles indiquant une oblitération dans le fourgon postal.

16 Les Pyrénées-Atlantiques sont la terre des aïeux de Supervielle : il consacre à ce lieu des origines la section « Oloron Sainte-Marie » dans *Gravitations* (1925), et le chapitre « Les Pyrénées » dans *Boire à la source* (1933).

17 Comédie-bouffe en trois actes d'Ernest Grenet-Dancourt (1854-1913) parue à la Librairie Théâtrale en 1904.

18 Supervielle évoque *Filibuth ou la montre en or*.

19 Supervielle évoque *Le Phanérogame* (édité à compte d'auteur, imprimerie Levé, 1918). Une eau-forte de Picasso représentant un Pierrot orne le frontispice des éditions sur Japon [rééd. La Bartavelle, 1996]. À Jacques Doucet, Jacob présentait l'intrigue de ce « roman humoristique et philosophique dans le genre de Carlyle » (GUIETTE Robert, *Vies de Max Jacob* : Nizet, 1976, p. 132) : « C'est l'histoire d'un homme qui volait par l'agitation des cuisses. Ce roman

est composé de paradoxes sur le droit et mille détails de la vie contemporaine. Il comprend des chansons, des chœurs, une revue de célébrités et deux cavalcades, celle du Bottin de Paris et celle du Bottin des départements. C'est mon premier ouvrage : il date de 1905 et a coûté des années de travail » (*CI*, p. 121).

20 « Les régates de Concarneau », *Le Cornet à dés*, *O*., p. 390.

21 « La mendiante de Naples », *Ibid.*, p. 397.

22 « Au rendez-vous des chauffeurs », *Ibid.*, p. 387.

23 Voir *supra* note 18.

24 « Le facteur de Van Gogh, titre donné par M. André Salmon en 1906 », *Le Cornet à dés*, *O*., p. 435. Ce poème figure uniquement dans l'édition originale du recueil (1917). Il sera absent de la troisième édition de 1923 qui était sur le point de paraître chez Stock. Supervielle ne connaît pas encore cette nouvelle édition.

25 Supervielle évoque les « terrains vagues », « les boîtes oblongues » et le personnage de Mme Veuve Gagelin du *Terrain Bouchaballe*. Ce personnage figure principalement dans le *Terrain* mais aussi dans *Cinématoma* ou *Le Cabinet noir* : il s'agit, chaque fois, d'un portrait mitigé de la mère de l'auteur.

26 Lettre inédite avec enveloppe. Jacob utilisait une combinaison de chiffres et de lettres pour indiquer les mois, ici décembre, dixième mois de l'année romaine qui débutait le 21 mars. Jacob utilise fréquemment ce système pour dater les derniers trimestres de l'année.

27 Il s'agit du personnage d'Alfred Lafleur, fils aîné de Mme Lafleur.

28 Jacob évoque un propos que La Bruyère prête à Hermagoras « qui [vous] révélera que Nemrod était gaucher et Sésostris ambidextre », dont le satiriste dresse un portrait sans complaisance au Livre V des *Caractères*. Hermagoras est loin d'être inculte mais il possède un savoir aussi désuet qu'importun et pédant, doublé d'une ignorance systématique des réalités de son temps. Ce portrait peu flatteur est celui de l'hôte de Jacob.

29 Depuis octobre 1923, Jouhandeau traverse « des zones de silence, des déserts », il est « tourmenté et malheureux », son métier d'enseignant l'épuise, ses amours malheureuses le désolent (*MJ*, pp. 26-28, pp. 26-28). Jacob joue le rôle de consolateur (*MJ*, pp. 67, 77, 83).

30 Henri Hertz (1875-1967), poète, romancier et critique d'art, est un ami très proche de Jacob ; il forme avec sa jeune épouse Emma, un couple d'amis solides. Leur correspondance a été publiée partiellement (voir *infra* la bibliographie des correspondances).

31 Nommé inspecteur de l'enseignement en Syrie et au Liban, le départ de Bounoure a inspiré à Jacob une lettre lyrique d'adieu : « Beyrouth. Glas de deux syllabes ! Routes, déroute, Beyrouth ! Déjà parti et déjà si loin, ton esprit voyage et le nôtre est sur ce quai plus triste que celui des gens. Beyrouth. Fallait-il te connaître pour t'aimer et ne t'aimer que pour te perdre ?... Beyrouth, mon Gabriel ! Beyrouth ! C'est fini, fini ! On ne te reverra plus…. », *Bibliothèque Gabriel Bounoure*, *op. cit.*, p. 46.

32 François de Gouy d'Arsy (1883-1941), aristocrate sans profession, eut une vie de loisirs qu'il partagea avec le peintre américain Russell Greeley (1878-1956) durant la première moitié du vingtième siècle. La lecture des lettres de Jacob fait apparaître une belle amitié entre eux trois. Une trentaine de lettres s'échelonnent entre le 8 février 1918 et le 13 mai 1940 (voir *infra* la bibliographie des correspondances). Concernant le couple de Gouy d'Arcy et Greely, voir *infra* l'article de Patrick Dubuis.

33 Cette visite imprévue a été l'occasion de parler de nombreux sujets littéraires et mondains mais surtout d'évoquer la disparition tragique de Radiguet qui venait de mourir le 12 décembre. Ce souvenir ému déclenchera une série de lettres poignantes de Jacob à Cocteau (*JC*, p. 175 et suivantes).

[34] Lettre inédite.

[35] Lettre inédite. Les envois des lettres et de l'aquarelle se sont croisés avec ceux des bonbons offerts par les Supervielle.

[36] Voir *supra* note 1.

[37] Jacob fait allusion à la célèbre tirade de Cyrano : « C'est au bedon/ qu'à la fin de l'envoi je touche » (acte 1, scène IV).

[38] Jacob faisait visiter la basilique romane dont il devint le cicerone attitré. Sans doute veut-il dire qu'il sera très prolixe comme le rythme très rapproché des publications de Miomandre (prix Goncourt en 1908).

[39] Max Jacob semble se souvenir des premiers vers du poème « Hymne », qu'il attribue à Verlaine au lieu de Baudelaire : « À la très chère, à la très belle/ Qui remplit mon cœur de clarté […] ».

[40] La presse de l'époque rend compte depuis plusieurs mois de l'instabilité politique que traverse la péninsule ibérique et se fait l'écho de mouvements sociaux qualifiés « d'agitations révolutionnaires ». La propagation des troubles et la crainte d'une guerre deviennent une rumeur inquiétante. À Mme Aurel, Jacob demandait le 20 juin : « Parle-t-on de la guerre à Paris ? On la craint ici » (lettre inédite, Médiathèque d'Orléans).

[41] Jacob partage souvent les repas de ses hôtes ainsi que d'invités de passage au presbytère comme c'est le cas à cette période : « Nous avons eu un déjeuner de 25 couverts dans la cuisine du monastère. Vous pensez comme on s'est amusé […] » (à René Mendès-France, *P.*, pp. 204-205).

[42] « La Loire menace d'une inondation, elle est superbe de violence et d'étendue d'eau et je ne me rassasierais pas de la voir si je n'avais peur du froid » (au même, *Ibid.*).

[43] M. Bertani.

[44] Lettre inédite.

[45] Il s'agit de Nino Frank qui résidera à Saint-Benoît de novembre 1923 à mars 1924. Jeune journaliste napolitain, grand admirateur de l'œuvre de Jacob, il s'emploie à le faire connaître mieux en Italie. Nino Frank éveille le désir de l'Italie et sera un des artisans de la venue du poète dans la péninsule. Leur correspondance a été publiée (voir *infra* la bibliographie des correspondances). On peut également se reporter à l'ouvrage de Nino Frank, *Mémoires brisées*, *le bruit parmi le vent* (Calmann Lévy, 1968) dans lequel il évoque ses souvenirs de l'époque.

[46] Premier roman de Supervielle qui venait de paraître aux éditions Gallimard en octobre 1923.

[47] Lettre versée par Jules Supervielle à la BLJD (voir note d'édition) et restée inédite à l'exception du paragraphe concernant les surréalistes (voir MORGANROTH SCHNEIDER Judith, *Clown at the altar : the religious poetry of Max Jacob*: U.N.C. Dept. of Romance Languages, University of North Carolina Press, 1978, p. 125).

[48] Quand Jacob rentre d'Italie, il ne retrouve plus le « paradis » qu'il décrivait à Radiguet lors de son arrivée à Saint-Benoît. À partir de 1923, l'enchantement de son existence virgilienne avait décru. Ses finances étaient devenues chaotiques ; la présence fréquente de jeunes amis exaltait le désir d'un ailleurs ; des tensions avaient sans doute éclaté entre le poète et son hôte. Dès lors, Jacob égrène, au fil de sa correspondance, une mélancolique litanie : « Saint-Benoît-la-jaunisse », « St.-Benoît hélas » ou encore « St-Benoît-le spleen », voir *infra* les articles de Marie-Claire Durand Guiziou et Anne Kimball qui recensent les différentes variations épistolaires sur le toponyme.

[49] « Vos lettres sont un régal littéraire », écrit Jacob à Bounoure. Jacob, Jouhandeau et Supervielle, redevables de leur rencontre au célèbre critique, s'accordent sur ce point : « Personne au monde n'écrit aussi bien que [lui] ». En dédicace de son *Art Poétique*, Jacob note : « À mon ami Bounoure qui m'écrit des lettres qui serviront de modèles à nos disciples. » Jacob évoque à de

multiples reprises son admiration pour l'art épistolaire de Bounoure qui conduit, quelquefois, à des conséquences pour le moins inattendues : « [Il] n'ose lui écrire [car il en est] intimidé », *Bibliothèque Gabriel Bounoure*, *op. cit.*, pp. 18, 44, 46-47.

50 Le carnet de voyage en Italie a été publié, voir JACOB Max, *Carnet d'Italie - Viaggio in Italia*, a cura di Adriano Marchetti, Genova – Milano : Marietti editore, 2004 – édition bilingue français-italien. Concernant la chronique de ce voyage et son calendrier voir *infra* la bibliographie des correspondances.

51 Le carnet de voyage regorge d'annotations concernant les trésors de l'architecture italienne et des musées visités par Jacob lors de son séjour. « Pompéi réalise bien ce qu'on a appris au collège. Les peintures sont une révélation » … (*Ibid.* p. 5). Les lettres de cette période sont marquées par un grand enthousiasme pour l'Italie, Jacob n'éprouve plus qu'un seul « désir [celui], d'y retourner » (*P.*, p. 245).

52 Jacob a d'abord respecté l'orthographe adéquate mais, constatant la répétition, il a nettement effectué l'inversion en superposant le « s » de « vers » par un « t » et le « t » de « vert » par un « s ».

53 Supervielle et Michaux se rencontrent en 1922. Supervielle a probablement évoqué cette amitié auprès de Jacob qui ne le connaît pas mais qu'il a lu dans les pages du *Disque Vert* que le poète codirigait. Michaux abandonne l'ancien jeu des vers au profit du poème en prose et d'une élasticité rythmique avec une fantaisie, et un humour que l'on retrouve effectivement dans *Le Cornet à dés*. Jacob aime « l'art de Michaux ». À Paulhan, en 1929, il écrit : « Un homme nouveau est ce qu'il y a de plus rare et c'est ce que j'admire dans Henri Michaux. J'avais déjà lu son livre *Ayguador* [*Ecuador*] mais je ne lui ai pas écrit ; si tu le vois, excuse-moi et dis-lui mon estime passionnée » (JACOB Max, PAULHAN Jean*, Correspondance 1915-1941*, correspondance annotée et présentée par Anne Kimball : Paris Méditerranée, 2005, p. 145). Mais Jacob s'est peut-être résolu à lui écrire directement. On peut lire en effet dans la revue *Labyrinthe* une lettre qui débute par ce même compliment (« Vous êtes ce qu'il y a de plus rare : un homme nouveau qui soit un homme pourtant. Car l'excentricité inhumaine pullule […] ») et cite des caractéristiques propres à l'œuvre de Michaux : « un homme excentrique », « une poésie critique », « la colère », principe très actif dans sa poésie, ainsi que la notion « d'ange ». Mais cette lettre est publiée anonymement et Michaux- très proche du fondateur de la revue- n'est pas présent au sommaire du volume (voir « Fragment d'une lettre inédite de Max Jacob », *Labyrinthe, journal mensuel des lettres et des arts* (dir. Albert Skira), n° 6, 15 mars 1945, n. p.). Sur les questions esthétiques Jacob/ Michaux, voir LOUETTE Jean-François, *Sans protocole. Apollinaire, Segalen, Max Jacob, Michaux* : Belin (collection L'Extrême-Contemporain), 2003 et *Lettres et Mots* : éd. Les Amis de Max Jacob, n° 2, 2005, pp. 1-2 (www.max-jacob.com, rubrique « publications »).

54 Jacob évoque le titre du chapitre IV de l'ouvrage éponyme que Joseph Delteil consacre à Jeanne d'Arc et qui venait de paraître aux éditions Grasset. Delteil imagine Jeanne un jour du mois de juin 1424, « étendue sur le dos, à l'ombre d'un mirabellier […] Elle avait jeûné la veille, et ses sens étaient affaiblis. Une grande langueur occupait toute sa poitrine (...) Elle avait treize ans, et les phénomènes de la puberté travaillaient sa chair à son insu ».

55 En 1930, Supervielle effectue un long voyage en Amérique du Sud, de fin février à fin juillet. Les traversées de l'Atlantique rythment la vie de l'écrivain et expliquent l'importance de la thématique du voyage au sein de son œuvre, ainsi que l'adoption de la posture du « hors venu » dont l'identité vacillante n'est jamais fixée (voir *Les Amis inconnus* : Gallimard, 1934 et chez le même éditeur *Oublieuse mémoire* en 1949, recueils repris dans *OPC*, pp. 299-347 et pp. 485-538).

[56] Jacob avait été victime d'un accident de voiture en août 1929 en Bretagne. De multiples fractures le tiendront alité à Quimper pendant de longs mois. Il lit énormément et, pour le distraire, Supervielle lui avait d'ailleurs envoyé « 12 romans cauchemardants qui le feront vivre, écrit-il à Paulhan, « dans un cauchemar de brownings » (*op. cit.*, p. 143). À peine remis de ses premières fractures, il se cassait à nouveau la jambe.

[57] En adoptant cette déformation, Jacob se souvient-il de « l'ange ti Pizarre » d'Edgar Allan Poe dont il apprécie tout particulièrement les nouvelles (*L'Ange du bizarre suivi d'autres contes*, traduction de Baudelaire : Leeaf.com classics, p. 5) ?

[58] Lettre inédite.

[59] L'année 1935 a été particulièrement difficile pour Jacob. Sa pauvreté lui a fait accepter des tournées de conférences en France et à l'étranger : il vit comme un « colis mécanique » pendant de longs mois. Sur le plan affectif, Jacob « est dans un état de mort ou d'agonie », ses amours sont, en effet, désastreuses ; les trahisons sordides de ses jeunes amants le dégoûtent (*P.*, p. 400). Un retour à Saint-Benoît-sur-Loire se concrétisera cinq mois plus tard pour « vivre dans la prière et l'humilité ».

[60] Il s'agit du mariage de Denise Supervielle (1909-2005) et de Pierre Bertaux (1907-1986), germaniste, spécialiste de Hölderlin, résistant et homme politique qui sera, au cours de sa carrière, plusieurs fois chargé de hautes responsabilités administratives ou universitaires.

[61] Lorsque le poète évoque Quimper, fleurs, jardins et senteurs catalysent les souvenirs du toponyme. « Au-dessus du petit port » s'élève le mont Frugy, montagne tantôt « arborescente », tantôt « rocheuse » où les primevères « poussent en gros bouquets au pieds des vieux arbres ». Ce sont tantôt les marronniers, les châtaigniers ou les hêtres sur l'écorce desquels le poète, dans son enfance, « a tracé son nom », ou tantôt « le coin du quai de verdure [où] fleurissait un aubépin/ [dont] les branches ombraient les figures, le soir, des enfants riverains » qui tissent les poèmes votifs à un Quimper nostalgique et paradisiaque (voir en particulier les poèmes « Douloureux appels final aux fantômes inspirateurs du passé », *O.*, p. 424 ; et « L'aubépine rose de Quimper », *Les Nouvelles Littéraires*, n° 8, 29 avril 1933).

[62] Cette lettre parue dans le numéro hommage de la revue *Roeping* consacré à Max Jacob (n° 1-2, 1954, pp. 5-7) sera reprise dans « Pour les cinquante ans de la mort de Max Jacob, 1944-1994 », *Les Cahiers Bleus*, n° 6, septembre 1994, pp. 4-5 (le *fac-similé* de la lettre est reproduit).